

Pour un reflet bleu

Karine Rennberg

— Loïc ? Nous partons dans dix minutes.

Le jeune homme se retient de lever les yeux au ciel devant ce rappel inutile, mais relève malgré tout la tête vers sa mère.

— Ne t'en fais pas, je n'ai pas oublié l'heure.

Un sourire lui répond et sa mère s'éloigne sans rien rajouter. Loïc prend le temps de finir sa page puis son chapitre, avant de refermer enfin son roman avec un léger soupir. La perspective de cette réception l'ennuie au plus haut point, mais cette fois il ne pourra pas y déroger.

Le jeune homme se relève, lisse distraitement les pans de sa tenue, puis rejoint le miroir qui occupe un des murs de la cabine. Il s'y observe quelques instants d'un regard critique. Fait sur mesure pour lui par son ami le plus cher, son habit est dans les tons bruns et verts, et lorsqu'il bouge le mouvement de la cape semble le transformer en un arbre qui sort de terre pour partir à la découverte du monde. Il le rend plus fort et plus solide qu'il ne l'est en réalité, et la pensée amène un doux sourire sur ses lèvres pleines. Il rectifie le col, redresse le lourd torque de bronze qui pèse sur ses clavicules, attrape le masque. Vert piqueté de doré, il met en valeur ses yeux noisette, et dissimule les cernes violets sous son regard. Le couvre-chef aux bois de chevreuil achève la tenue, le transforme le temps d'une nuit en incarnation d'une forêt sauvage et fantasmée.

Le jeune homme sourit et tire son smartphone de sa sacoche. Une seconde plus tard, la photo part vers la France et son costumier favori, accompagné d'une simple légende.

« Verdict ? »

L'appareil vibre quelques instants plus tard.

« Et la canne alors ? Bien la peine que mon double se décarcasse, tiens. »

Un léger rire lui échappe et Loïc récupère l'objet incriminé, posé contre le lit. De soutien décoratif, il n'a que l'apparence délicate et ouvragée, toute en bois et bronze. Adrien, le jumeau d'Aurélien, a bien fait son travail, et Loïc sait pouvoir s'y appuyer de tout son poids lorsqu'il en ressentira le besoin. Nouvelle photo, avec la canne cette fois, et une posture maniérée et équilibriste que le long repos de l'après-midi lui permet de prendre. Une fois encore, la réaction ne se fait pas attendre.

« Bellissimo. Tu vas avoir toute la lagune à tes pieds, et moi des contrats à la pelle. »

Loïc lève les yeux au ciel, répond à son ami tout en quittant sa cabine pour rejoindre le pont principal du luxueux navire. Sa mère n'est pas encore là. Il s'accoude au bastingage, se tourne enfin vers Venise qui s'étend devant lui. Un soupir lui échappe en voyant la vieille cité éteinte, presque morte au-dessus des eaux. À cette heure, les touristes ne se bousculent plus dans la lagune, et les quelques lumières visibles dans les trop rares maisons encore habitées lui fendent le cœur plus qu'elles ne l'éblouissent. Il est loin, l'envoutement qui l'avait saisi lors de son premier voyage ici, l'émerveillement devant ce mariage si hasardeux entre la terre et la mer... Maintenant, la Sérénissime à la gloire fanée ne lui inspire plus que de la tristesse.

Il secoua la tête, se force à revenir à l'instant présent, au moment où un bruit de voix indique l'arrivée de sa mère et de sa conquête masculine du moment. Loïc n'a même pas pris la peine de retenir le nom de celui-là, il passera aussi vite que les autres. Au moins l'homme a-t-il bon gout : sa tenue est en parfaite adéquation avec celle de sa cavalière, et il ne sait que trop bien que sa mère est incapable de faire attention à ce genre de détail. Loïc le salue d'un signe de tête neutre, accepte même son aide pour monter dans le zodiaque. Pour autant, il ne se plie pas aux règles tacites de la discussion courtoise, et reste silencieux durant toute la courte traversée qui les mène sur l'île qui abrite la réception.

* * *

— Sylvio !

Le jeune homme affalé à moitié nu sur son lit se raidit au son de la voix colérique et s'assied lentement, yeux fixés sur la porte de sa chambre. Elle s'ouvre sans douceur quelques instants plus tard, et son père entre sans attendre d'autorisation. Bras croisé sur la poitrine, le politicien le fusille du regard. Le jeune homme se relève par instinct, abandonnant sa manette et son assassin à ses ennemis.

— Il me semble t'avoir ordonné de t'habiller il y a dix minutes.

— J'ai déjà dit que je ne venais pas ! Pas la peine d'insis...

Un violent revers s'abat sur lui, le fait trébucher. Sylvio se rattrape contre le lit, trop conscient de la chaleur piquante sur sa joue. La lourde bague de son père a joué son rôle, une fois de plus. Il secoue la tête, les yeux brulants de colère, mais l'homme ne lui donne pas le temps de se reprendre.

— Habille-toi, ou je te ferais passer l'envie de résister.

— Je ne vais pas me ridiculiser à cette réception, crache Sylvio.

— Il ne me semble pas te laisser le choix, lâche son père avec froideur. Tu as dix minutes.

Sylvio montre les dents, prêt à refuser. Mais la lueur dans le regard bleu posé sur lui interdit toute échappatoire. S'il résiste, il devra payer, et il porte encore les traces de la dernière note. Il finit par hocher la tête, abandonnant ce combat qu'il ne peut pas gagner.

— Bien, père.

L'homme lui jette un dernier regard de mise de garde puis tourne les talons. Sylvio se rue sur la porte et la referme violemment, bien conscient de l'inutilité de son geste. Appuyé contre le montant, il prend le temps de calmer sa respiration, la tête basse et les poings serrés. Vivement la fin de cette période de regroupement familial forcée, qu'il puisse partir d'ici. Un léger frisson le secoue et le pousse à réagir. Il rejoint son lit, ouvre le tiroir du chevet. Un juron lui échappe et il donne un violent coup de poing contre le mur. La douleur flashe, ne fait rien pour améliorer son humeur. Le petit flacon plein de cachets verts n'est plus là. Son père a dû faire une descente plus tôt dans la journée.

Après tout, ça ferait mauvais genre pour sa oh combien brillante carrière que son fils unique se pointe complètement camé à cette si importante réception, hein ? Même si tout le monde sait que le fils en question a déjà deux séjours de désintox derrière lui, et qu'un troisième se profile à grands pas.

Merde, tiens. Bon. Il devrait pouvoir tenir une partie de la nuit. Et il trouverait bien le moyen de chopper une merde quelconque sur place, MDMA ou héro. Ça devrait pouvoir le faire. Il a plus qu'à s'en persuader

Sylvio prend une profonde inspiration pour achever de se calmer et jette un coup d'œil à la malle posée dans un coin, arrivée la veille par avion. Sa tenue pour ce soir, spécialement commandée pour lui par sa cousine. Le jeune homme soupire, puis se décide à l'ouvrir. Malgré lui, un rire amusé lui échappe. Du bleu, du bleu partout. Ça aurait pu être largement pire. Il s'habille rapidement, esquissant un nouveau sourire en remarquant que la coupe de la tenue et de la longue cape lui donne une allure androgyne qui n'est pas pour lui déplaire. Et au moins, le masque assorti dissimulera les griffures sur sa joue.

Quelques minutes plus tard, il sort de sa chambre et rejoint son père sur le toit de leur résidence vénitienne. Une lueur mécontente passe dans le regard de l'homme, signe que la tenue ne lui convient pas. Sylvio hausse les épaules, monte dans l'hélico sans plus lui prêter attention. Il a obéi, il est venu, et il emmerde le reste.

* * *

« Pas encore mort ? »

« Pas encore. Mais cette réception est ennuyeuse à en mourir. Si on me retrouve flottant sur la lagune, tu sauras pourquoi. »

« Je préférerais penser que tu as cédé à une sirène. Ou un triton. À ta guise. »

Loïc lève les yeux au ciel devant les imbécilités numériques de son ami, mais un sourire amusé danse sur ses lèvres. Il rempoche son portable, parcourt la salle de réception du regard. Partout des silhouettes masquées, robes et costumes de plus ou moins bon gout malgré leur prix délirant. Certes, il est mal placé pour critiquer — sans la remise gracieuse accordée par Aurélien pour cause de publicité gratuite, il aurait accepté sans rechigner de payer sa tenue forestière une somme astronomique tellement il en était tombé amoureux. Mais tout de même. Presque dissimulé dans la petite alcôve qu'il a fini par investir, le jeune homme observe sans se faire voir, commente en direct pour son ami — et son jumeau qui doit lire par dessus son épaule. Il n'a pas envie de se mêler à cette foule de rejetons de politiciens, entrepreneurs, chef de multinationales qui faisaient les beaux pendant que leurs parents réglait le sort du monde dans les salons tout proches. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas comme s'il pouvait se mêler aux danseurs qui évoluent sur la piste dressée au fond de la salle. Il est resté debout trop longtemps, la douleur dans sa jambe commence à filtrer à travers la barrière des antalgiques.

Une impression de bleu passe soudain devant lui. Sans savoir pourquoi, il se penche un peu, cherche ce qui vient ainsi d'attirer son regard. Rien à l'horizon. Il est pourtant sûr d'avoir vu une cape couleur mer aux effluves de sel iodé. Loïc se relève, attrape sa canne, et sort de son alcôve, non sans récupérer son téléphone et ouvrir Telegram.

« Je pars chasser un reflet bleu. »

« Bon choix. Le bleu, c'est mieux que le jaune. Fight, fight, fight ! »

Un léger rire lui échappe, lui attirant quelques regards qu'il ignore royalement. Non, lui a une impression de bleu à retrouver. Il passe devant les alcôves, y jetant de discrets coups d'œil. Pas de bleu. Il le capte soudain du coin de l'œil, se retourne dans le même mouvement. Là, près des grandes portes-fenêtres qui donnent sur le large, sur le point de sortir. Loïc hésite un instant, puis lui emboîte le pas. Cette chasse sans conséquence l'occupera quelques minutes, ce sera toujours ça de gagné. Il retrouve la cape sur le parvis, son porteur appuyé contre la rambarde de pierre. Homme ? Femme ? Il n'arrive pas à se décider. La coupe de la tenue pourrait correspondre aux deux sexes, tout comme la stature de l'inconnu en bleu.

Il rejoint la silhouette lentement, s'arrêtant à deux pas d'elle. Assez près pour noter ses mains crispées sur la pierre, sa respiration un peu hachée, assez loin pour ne pas empiéter sur son espace vital.

— Puis-je me joindre à vous ?

L'apparition toute de bleue vêtue sursaute et se tourne vers lui, l'examine des pieds à la tête dans un silence presque oppressant. Peu déstabilisé, Loïc plonge dans une profonde révérence qui arrache un rire à son interlocuteur.

— Pourquoi pas. Je ne peux plus refuser, maintenant.

La voix est grave, masculine très certainement. Loïc ne s'en soucie pas, vient s'accouder à son tour à la pierre froide. Plus loin à l'horizon, il aperçoit la forme sombre de l'île-asile. Un frisson le parcourt et la question franchit ses lèvres sans qu'il s'en rende compte.

— Vous pensez qu'on va voir des fantômes ?

* * *

Sylvio hausse un sourcil intrigué avant de se tourner à nouveau vers cet étrange jeune homme aux bois de chevreuil. Il ne sait même pas pourquoi il a accepté sa présence, alors qu'il voulait simplement être seul quelques instants plus tôt. D'ailleurs, il était sur le point de le virer sans ménagement quand cette révérence si déplacée, si amusée, l'avait pris de court. Et cette question-là n'a pas plus de sens...

— Des fantômes ?

— C'est le solstice d'été, ce soir. La nuit la plus courte de l'année, une de ces nuits durant laquelle les esprits sont attirés sur terre.

— Hm. Peut-être, alors. Ce ne serait pas pire que les crétins qui s'agitent là derrière.

Le venin passe dans sa voix, mais son voisin ne semble pas y réagir et se contente d'esquisser un sourire amusé. Une nouvelle fois, Sylvio le détaille du regard, profitant des lumières de la réception. Tout en vert et brun, une véritable incarnation des vieilles forêts, tout en mystère, en puissance rentrée et en solidité inébranlable. Cernunnos personnifié, perdu au cœur de la lagune vénitienne. Il a presque l'impression de sentir une saveur lourde et humide émaner de lui, celle des bois qui s'éveillent au petit matin.

— De la force...

— Pardon ?

Sylvio tressaille, se rend compte qu'il a parlé tout haut. C'est cette démangeaison dans les os et les muscles, cette pression à l'arrière du crâne, cette nausée au creux de son estomac... son corps qui réclame sa dose de fix. Quand c'est comme ça, n'importe quelle distraction est bonne pour ne pas céder à la noirceur dépressive qui gronde derrière. Cette forêt vivante vient de devenir sa diversion, simplement parce qu'elle était là au mauvais moment. Il passe une main un peu tremblante dans ses courts cheveux bruns, esquisse un sourire embarrassé.

— Ce costume... C'est l'impression qu'il me donne. La force tranquille.

— Hum... c'est bien loin de la réalité, alors.

Le jeune homme en face de lui doit percevoir son incompréhension, et hausse les épaules avant de lever un peu sa canne ouvragée.

— Disons que ceci n'est pas uniquement là pour faire beau.

La phrase est prononcée d'un ton léger, mais il sent une certaine lassitude dissimulée derrière. Oui, il peut le comprendre. Sylvio se contente d'incliner la tête, indiquant que le message est passé, mais qu'il ne compte pas s'appesantir dessus. Le sourire s'agrandit sur les lèvres pleines en face de lui, et le cœur de Sylvio loupe un battement. Distraction, oui, oh combien... Il détourne le regard, revient à sa contemplation de la mer qui s'étale en dessous d'eux.

Ils restent là quelques instants en silence, avant que les bruits de la réception derrière eux ne les rejoignent sous la forme d'un groupe d'une dizaine d'invité, riant haut et bavardant sans rien dire d'intéressant. L'augmentation soudaine du niveau sonore résonne dans sa tête et Sylvio ne retient pas une grimace d'inconfort.

— Bordel, peuvent pas se la fermer ?

Il jette un regard noir au petit groupe et se redresse, une douleur lancinante entre les tempes.

— Trop de bruit pour moi. Je vais voir ailleurs.

Il s'engage dans l'escalier pour s'arrêter quelques marches plus loin. L'incarnation forestière ne l'a pas suivi, et il en est presque déçu avant de se rappeler cette question trop polie du début. Peut-être qu'il n'a pas osé ? Il se retourne vers la balustrade, attrape le regard de sa distraction du soir, et s'incline à son tour, avant de lui tendre la main.

— Y a de la place pour deux.

* * *

La lune se dévoile soudain, et sa lumière blanche tombe sur l'étrange jeune homme, rajoute des reflets irisés sur la tenue bleue qui semble d'un coup prendre vie, se transformer en vague et écume. La respiration de Loïc se bloque dans sa poitrine devant ce qui ressemble à une incarnation de la mer. Son téléphone vibre dans sa poche, mais il ne s'en soucie pas, le regard fixé sur cette silhouette qui l'attend sur les marches. Il finit par descendre la rejoindre, un léger sourire aux lèvres.

— Sérénité. Si mon costume est la force, la vôtre est la sérénité.

— Alors c'est aussi un mensonge.

Le jeune homme en habit de mer s'est raidi à côté de lui, comme sur ses gardes, et sa voix s'est durcie. Loïc se mord la lèvre, avant d'effleurer son poignet. Il est trop tactile pour son bien, ses amis ne cessent de le lui faire remarquer, mais il n'a jamais su s'en empêcher.

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise.

— Hm. C'est rien. À croire qu'on a tous les deux hérité ce qu'il nous manquait.

— C'est une possibilité.

Ce ne serait pas étonnant de la part d'Aurélien, dans son cas. D'ailleurs, le costume de son interlocuteur ressemble à ce que son ami pourrait faire. Sans y penser, il attrape la cape de l'esprit marin, et sourit en trouvant la discrète signature dans le coin inférieur gauche. Un gloussement lui échappe.

— Je connais la personne qui a créé cette petite merveille. Vous accepteriez de poser pour une photo ?

Un haussement d'épaules et un hochement de tête plus tard, Loïc ressort son smartphone, et prend quelques clichés avant de les envoyer.

« Mon soupçon de bleu t'appartient, je crois. »

« Ma sérénité maritime ! Bellissimo, lui aussi. Croche dedans ! »

Loïc laisse échapper un nouveau rire. Le jour où Aurélien arrêtera d'essayer de le caser, le monde ne tournera plus rond. Il rempoche son téléphone et s'intéresse à nouveau à son accompagnateur.

— Au fait, où allons-nous ?

— Il y a un petit jardin, à droite du belvédère. On devrait y être à l'abri de ces chieurs.

Loïc hoche la tête et emboite le pas au jeune homme, appuyé sur sa canne. Le costume a beau le transformer en un grand arbre vigoureux aux racines solides, son corps ne suit pas l'enchantement, et ne tarde pas à le lui faire savoir. Il trébuche sur une marche irrégulière, se rattrape avec la force de l'habitude et un juron murmuré à voix basse. Un léger rire lui répond.

— Tiens, les esprits des bois sont moins polis que je le pensais.

— Apparence, tout n'est qu'apparence.

Nouveau rire bas, et son interlocuteur lui tend le bras, l'air de ne pas y toucher. Loïc hésite un instant avant de pousser un faible soupir. Le jardin est encore loin, et le chemin est traître à la lumière de la lune. Il accepte l'appui qu'on lui offre, observant son aide à la dérobée pendant qu'ils reprennent leur route à pas lents. Le jeune homme a beau dire, malgré la tension qu'il sent dans son maintien, il respire une sorte de sérénité calme et décomplexée, rendue encore plus éthérée par les effluves d'iode, de sel et de mer qui émanent de lui.

* * *

La sensation des doigts légers sur son bras trouble Sylvio avec plus de force qu'il ne le pensait, mais se révèle insuffisante pour tenir le manque à l'écart. Sans discussion étrange à décrypter, il n'a rien sur quoi se concentrer, rien qui puisse le distraire. Il serre et desserre les mains sans s'en rendre compte, comme si ça pouvait faire disparaître la gêne dans ses articulations, et son regard ne cesse de sauter d'un point à l'autre du paysage, incapable de tenir en place. Un frisson le prend, préfigurant ceux plus violents qui n'allaient pas tarder à venir, et il s'arrête d'un coup, en plein milieu des marches. Qu'est ce qu'il est en train de foutre là, à aller faire le tour des jardins ? Il aurait dû rester en haut, s'arranger pour mettre la main sur les merdes qui circulent obligatoirement, ça l'aurait aidé à tenir. Avec un peu de chance, il aurait même pu chopper ce qu'il lui fallait. Alors qu'est ce qu'il fout là, bordel, à jouer les bons samaritains pour un gars dont il ne connaît même pas le nom ?

Il se dégage sans douceur des doigts du Cernunnos qui le regarde avec une sorte d'incompréhension dans les yeux noisette, et remonte d'une marche. Un léger souffle d'air l'enveloppe soudain dans une fraîche odeur marine, et il inspire à pleins poumons. Peu à peu, l'énervement diminue, la tension au creux de sa nuque aussi. Le vent tourne, et c'est le parfum d'une forêt sous la pluie qui lui parvient et achève de le calmer. Sylvio fait jouer un instant ses épaules et son cou, puis jette un coup d'œil à son compagnon de promenade. Le jeune homme dégage une sorte d'assurance tranquille qui l'attire sans qu'il ne comprenne trop pourquoi. Pourquoi est-ce qu'il a voulu le planter là, qu'est ce qu'il voulait faire là-haut ? Il ne sait même plus.

Il secoue un peu la tête, sourit à son compagnon du moment.

— Désolé, j'ai cru... voir quelque chose.

Son mensonge est sans doute transparent, mais l'incarnation forestière ne relève pas et se contente d'un léger acquiescement. Sylvio lui présente à nouveau son bras, puis l'entraîne avec lui. Une marche irrégulière fait trébucher l'esprit des bois, et le poids sur son bras s'alourdit soudain, avant de rediminuer presque immédiatement. Sylvio jette un coup d'œil à côté de lui, note la mâchoire serrée, et la manière de s'appuyer sur la canne.

— Je suis solide, un peu de poids me dérange pas.

Il le voit ouvrir la bouche, puis la refermer. Un nouveau soupir qui sonne comme un abandon, et le poids se fait à nouveau plus lourd sur son bras. Un sourire naît sur ses lèvres, sans qu'il ne sache trop pourquoi.

— On est bientôt arrivé.

Quelques minutes supplémentaires passent avant qu'ils ne parviennent au jardin, et le jeune homme aux bois de chevreuil se laisse tomber sur le premier banc qu'ils croisent avec un soupir de soulagement. Faisant les cent pas devant lui, incapable de tenir en place, Sylvio l'observe du coin de l'œil. Il a la respiration courte et hachée que peut donner la douleur, et il se masse la jambe droite. Sylvio se mord la lèvre un bref instant. Il lui avait bien dit que la canne n'était pas un objet d'apparat, il aurait dû y prêter davantage attention.

— Désolé. J'ai pas pensé que ça pouvait faire loin.

— Pas de problèmes, c'est bon. Ça va passer... tant qu'on ne repart pas se promener tout de suite.

Le jeune homme pianote sur son téléphone, un léger sourire aux lèvres, et la jalousie se glisse d'un coup dans l'esprit de Sylvio. De toute évidence, il a des amis qui tiennent à lui. La pensée lui obscurcit les yeux, et le manque devient d'un coup insupportable. Il veut sa dose, planer loin au-dessus des choses, ne plus rien ressentir, ni les insultes voilées, ni les engueulades à chaque retour, ni les coups. Il s'accroupit sur le sol, les doigts serrés sur les tempes, et ferme les yeux, essayant de retenir les tremblements qui ne demandent qu'à s'exprimer.

Une main se pose sur son bras, et l'odeur d'humus l'envahit. Il entend les mots, mais n'arrive pas à leur donner du sens. L'odeur de la forêt gagne en intensité, l'entoure comme un cocon impénétrable, et il revint d'un coup à la réalité. Le vent tourne et un parfum maritime remplace celui plus lourd de la terre. À nouveau, le manque s'éloigne, recule, et avec lui les idées noires. Sylvio prend une grande bouffée d'air, secoue la tête. Mais la question vient trop tôt. Juste une seconde trop tôt.

— Tout va bien ?

— Qu'est ce que ça peut te foutre, j'te demande pourquoi t'as une canne, moi ?

Une inspiration choquée, et Sylvio laisse échapper un juron, se prenant à nouveau la tête entre les mains.

— Désolé. C'était... injuste.

— C'est bon, il n'y a pas de mal.

* * *

Loïc surveille du coin de l'œil l'esprit des vagues replié à sa droite, le regarde lutter pour garder le contrôle. Il a l'impression de voir Aurélien en pleine crise de manque, et l'idée le fait grimacer. Autant le laisser se reprendre sans poser plus de questions — il ne sait que trop bien combien une attention non désirée chargée de commisération peut

faire mal. Il se réinstalle contre le dossier incurvé, le regard fixé sur la mer devant eux, éclairée par la pleine lune.

Il jette un coup d'œil à son smartphone. Minuit approche. Une notification apparaît soudain.

« Alors, combien de bisous ? »

« Je m'occupe de qui t'embrasse, moi ? »

« Bah, non, t'as pas besoin : j'te fais les rapports avant que tu demandes. »

Loïc sourit, répond rapidement un « Crétin » bien senti, range son téléphone. L'odeur de terre et de feuille flotte autour de lui, plus prégnante d'instant en instant. Elle lui donne l'impression trompeuse de force rentrée, éloigne la douleur dans sa jambe et la fatigue qui l'accompagne sans cesser, lui fait croire qu'il pourrait à nouveau courir et danser et grimper comme avant. Mais ce n'est pas le cas, juste une illusion qui vient d'il ne sait trop où. Mais elle est agréable, alors il s'y laisse aller — sans pour autant quitter l'appui de son banc.

Le vent tourne, et c'est l'odeur de la mer qui l'envahit. Il a toujours aimé cette odeur, toujours aimé l'océan et ses changements. Et le jeune homme à côté de lui, pris entre violence et sérénité, l'incarne parfaitement. Loïc effleure sans savoir pourquoi sa nuque, en remerciement pour son aide le long du trajet, et pour lui indiquer qu'il n'est pas seul. Il y gagne un regard perdu, y répond d'un sourire franc.

— Tu es... étrange, Cernunnos.

— C'est le propre des esprits ou des divinités, non ?

— Je crains de ne pas être un bon Lir.

— L'océan peut être tourmenté aussi, contre en douceur Loïc. Il n'en est pas moins fascinant.

La même lueur un peu perdue dans les yeux bleus en face de lui pendant que son compagnon se glisse sur le banc à côté de lui. Loïc se contente de sourire, ramène son regard sur le paysage. La lune est pleine au-dessus d'eux et il y voit presque comme en plein jour. Le calme de l'endroit et l'odeur entêtante des sous-bois mêlée à celle du sel lui donnent l'impression qu'il a glissé dans un monde parallèle, où il serait la puissance de la terre, et son voisin l'adaptabilité de la mer.

Quelque chose le pousse à tourner la tête vers l'esprit des vagues à côté de lui. Il ne sait toujours pas son nom, mais ça n'a pas d'importance à l'heure actuelle. Il n'y a plus que ce regard plongé dans le sien, l'habit d'écume qui semble presque vivant, et cette odeur marine si forte. Il incline légèrement la tête, tend la main pour la passer derrière la nuque du jeune homme qui ne se retire pas. Un sourire fleurit sur ses lèvres. En douceur, il vient embrasser cette incarnation de l'océan.

* * *

Sylvio se noie dans le baiser, poing refermé sur la chemise brune de son compagnon. Sous la lumière de la lune, le jeune homme semble l'incarnation de la forêt ancestrale, celle qu'il préfère parcourir en solitaire. La distraction est de plus en plus appréciable. Il relâche les lèvres ainsi offertes un bref instant avant de venir les capturer à nouveau, comme si elles étaient la drogue dont il avait si désespérément besoin. Et en effet la sensation de manque s'est dissipée, ne laissant plus que cette légèreté après laquelle il ne cesse de courir. Un gémissement contre lui accélère le rythme de son cœur, et il se rapproche un peu plus de son voisin de banc. En douceur, ses doigts cherchent leur chemin à travers les vêtements, et viennent caresser la peau nue en dessous.

Il interroge l'esprit des bois du regard, lui demande en silence l'autorisation de continuer, de se noyer en lui. Un sourire lui répond, et des doigts taquins se glissent sous ses habits pour effleurer ses côtes. Sylvio laisse échapper un gémissement de plaisir, avant d'allonger son amant sur le banc. Il se penche sur lui et l'embrasse au creux du cou, juste au-dessus du lourd collier. Un gloussement lui répond, suivi d'une légère griffure dans son dos. Le masque vert et doré lui cache les traits de l'homme qu'il déshabille, mais la lueur dans les yeux noisette lui indique avec assez de clarté que ses attentions sont appréciées.

Leurs vêtements à tous deux finissent vite sur le sol, le silence du jardin rompu par le bruit haché de leurs respirations, de leurs baisers, et de leurs gémissements. Sylvio se fond dans le plaisir, dans l'odeur d'humus et d'iode, dans les murmures rauques à son oreille. Plus rien n'existe, plus rien n'a d'importance, il y a juste lui et cet esprit des bois aux yeux embrumés par le plaisir. Il a connu le sexe, l'amour aussi. Jamais ainsi, comme si le monde s'était arrêté pour eux.

Pris dans les limbes qui suivent la jouissance, il vient embrasser paresseusement son amant, avant de se couler à côté de lui, une tête sur son épaule. Il sent un baiser sur ses lèvres, un bras sur ses hanches, et ferme les yeux. Sur le point de s'endormir, c'est comme dans un rêve qu'il voit une brume légère s'élever de leurs vêtements, et prendre peu à peu une forme vaguement humanoïde. Si aucun visage n'est discernable, les attributs des incarnations de la mer et de la terre sont eux bien reconnaissables.

— Des esprits...

Le murmure émerveillé de son amant contre lui fait sourire Sylvio qui partage la même béatitude. Il dépose un baiser dans son cou, et quand il tourne à nouveau la tête, les êtres de brume sont juste au-dessus d'eux. Une main froide, mais douce effleure sur son front, l'odeur de la mer l'envahit, et il sombre dans le sommeil, une dernière pensée s'attardant dans son esprit. Il ne veut pas... Il ne veut pas que tout ceci ne soit qu'un rêve, et que ça prenne fin quand il se réveillera...